

Peinture de Sook Kyoung Lee

Dans les tableaux de Lee Soo-Kyoung, il s'agit avant tout de connaissance, et même de connaissance universelle. En effet, les tableaux informels de l'artiste coréenne habitant à Paris recèlent l'image purement abstraite de notre réalité, apparemment objective. Ses travaux font penser à l'œuvre de jeunesse de Donald Baechler, ou encore à celle de l'artiste américain William MacKendree, vivant dans le sud-ouest de Paris. Cependant, lorsque Baechler et MacKendree mettent un terme à leur processus de peinture, décidant que leur œuvre est terminée, Lee Soo-Kyoung a pour sa part largement fini de peindre. L'observateur conserve l'impression que les vases et les nœuds que l'on discerne sur les toiles de Lee représentent les esquisses d'autres peintres. Esquisses, d'ailleurs, auxquelles MacKendree et Baechler cherchent à apporter une évolution dans leur application à donner à tout prix un aspect naturaliste aux formes.

Toutefois, de par ce zénith librement et consciencieusement choisi, Lee Soo-Kyoung peut arrêter de rechercher d'autres formes et espaces structurels, mettant ainsi un point d'orgue au développement de son tableau. C'est pourquoi je décris ses compositions picturales comme un *designo* opaque.

À cela l'explication est simple : que s'extériorise le *concetto/designo* classique, la première ébauche artistique grâce à des moyens emprunts de légèreté, de fraîcheur, de fluidité, et même sous forme d'esquisse, alors déjà, grâce à cette « esquisse » peinte avec technique jusqu'à l'achèvement de l'image de son ébauche créatrice à l'aide de l'acrylique opaque, elle en arrive à une composition de couleur et de forme définitives.

La couche supérieure masque une multitude de sous-couches et de sous-motifs ; d'un côté, elle laisse assez d'informations sur ce « sous-monde » pour éveiller la curiosité de l'observateur ; d'un autre côté cependant elle camouffle et dissimule autant d'informations afin qu'une identification véritable des couches inférieures reste impossible.

Ces formes font penser à des fonds archéologiques, aux fossiles de squelettes d'êtres préhistoriques que l'on dégage, avec une précision chirurgicale, au pinceau à poussière ; ou encore, pour rester dans le domaine contemporain, au sobre et objectif constat du criminaliste devant une exhumation.

Cette métaphore du pathologiste ne doit pas effrayer, car lui seul, roi des médecins, connaît les véritables et définitives causes de la mort d'un être vivant. Moyennant quoi il est d'ailleurs un des plus grands détenteurs de connaissances sur les pierres.

Dans le monde pictural de Lee, les formes sont des vases, mais seulement au premier coup d'œil, car, insaisissables en trois dimensions, elles s'inscrivent dans le plan bidimensionnel de la toile. De plus, elles sont peintes à l'acrylique, une technique qui est clairement prédestinée, suivant son caractère couvrant, plat et mat, à demeurer dans la surface, comme le rendent visible d'une part les travaux de l'artiste Pop-Art américain Robert Motherwell, mais également les œuvres de Morris Louis, et aussi celles du belge

Pierre Alechinsky, membre du groupe COBrA. Cette propriété de la peinture à l'acrylique de Lee Soo-Kyoung – rajouter couche sur couche à un cliché – la rapproche de la sérigraphie. Des contours saillants font ressortir les formes sur des arrière plans homogènement monochromes. Les formes, bien que peintes, nous donnent l'impression d'avoir été découpées et collées. L'observateur, conscient de l'idée de pochoirs (les clichés) et de silhouettes découpées, sera conduit à se souvenir du Pop-Art de Roy Lichtenstein, d'Andy Warhol et de Claes Oldenburg.

Lee Soo-Kyoung relie ainsi d'un côté la tradition de son pays de naissance, avec les acquis de l'art de la porcelaine transformés par l'Europe, et la peinture du mouvement Pop-Art ainsi que les plus récentes recherches de formes des peintres contemporains américains et français. Une apparente contradiction en soi, dont le résultat est pourtant probant.

Lee Soo-Kyoung, avec son univers de formes créatrices, porte un regard original et bouleversant sur les « réceptacles » de ce monde. Bon nombre de ses peintures font penser à ce que l'on peut voir au travers d'un microscope de laboratoire en observant des amibes ou autres bestioles et formes écrasées sous une plaque de verre. En clair, des formes concises devant des sous-plans, ou arrière-plans de couleur neutre.

Des formes labyrinthiques, structures cervicales et autres squelettes sont loin d'être difficiles à identifier. Pourtant, dans l'enchevêtrement des fils du labyrinthe, il n'est pas donné ni facile d'atteindre le centre, le but, le Moi. Lorsque l'on observe le tableau, ce n'est qu'en apparence que les fameuses formes s'équilibrent.

Car Lee Soo-Kyoung ne s'arrête pas à cette vision réduite du monde. Pour elle, il s'agit de la « Connaissance universelle », de l'Être. C'est pourquoi l'observateur inexpérimenté, qui ne peut pas déchiffrer les pictogrammes du premier coup d'œil – encore une fois – car il ne peut en voir que les formes qui s'offrent à lui de façon immédiate, se retrouve déconcerté et troublé face à leur présence, eux qui, innovateurs et encore inconnus, ne peuvent pas être décryptés de façon individuelle.

Les questions philosophiques autour de l'Être, du sens de l'Être, de l'Origine et de la Faute sont ici soulevées. La représentation que Lee choisit pour ce faire n'est pourtant pas explicative ; au contraire, elle transmet à l'observateur les questions sans les filtrer, en masse.

Ainsi la forme peinte place le « réceptacle » comme un synonyme du corps par excellence, et par là même de l'être humain en général. Elle représente la cohabitation de l'humanité, de l'individu au sein du microcosme de la société, parfois solitaire (Shin Yun-bok/Hyewon), parfois en binôme ou en groupe (Kim Hong-do) ; de pair, en imbrication, indépendamment. Tantôt réciproque, tantôt restreinte, tantôt confortée.

Ces thèmes et ces formes de représentation sont loin d'être étrangers à la peinture de l'Asie du Sud-Est, et sont même constitutifs de son noyau culturel depuis des siècles. De même les artistes américains et européens aspirent, à travers la peinture informelle et abstraite, à une élucidation de l'énigme universelle.

Lee Soo-Kyoung réunit dans son effort deux aspects fondamentalement essentiels. Elle mène une vie d'artiste subtile, de femme et de mère, dans deux capitales de l'art moderne -Paris et Séoul -, porte en elle le savoir du monde asiatique depuis sa naissance et s'ouvre d'elle-même à la philosophie occidentale par les études et la conversation. Elle donne à son public intéressé le fruit de sa recherche.

Dr Martin H. Schmidt,
1^{er} octobre 2011